
**Meredith F. Small, *The Culture of our Discontent :
Beyond the Medical Model of Mental Illness***

Washington, Joseph Henry Press, 2006, 195 p., bibl., index.

Samuel Lézé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13032>

DOI : 10.4000/lhomme.13032

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 243-246

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Samuel Lézé, « Meredith F. Small, *The Culture of our Discontent : Beyond the Medical Model of Mental Illness* », *L'Homme* [En ligne], 184 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13032> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.13032>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Meredith F. Small, *The Culture of our Discontent : Beyond the Medical Model of Mental Illness*

Washington, Joseph Henry Press, 2006, 195 p., bibl., index.

Samuel Lézé

- 1 LA TRANSMISSION, la valorisation ou même la vulgarisation du savoir anthropologique requièrent un travail souvent ardu, sinon un certain talent de traducteur, pour expliciter et rendre compte des méthodes comme des résultats de recherches effectuées selon les règles de l'art de la discipline. Or, quand bien même il s'agirait d'en regretter l'altération, voire la récupération, il est aisé de convenir que la diffusion du savoir est respectable pour autant qu'elle repose préalablement sur un savoir produit et actualisé. Le rappel de ce truisme peut s'avérer ici particulièrement utile pour interroger la facture de *Malaise dans notre culture : au-delà du modèle médical de la maladie mentale*, ouvrage qui, disons-le d'emblée, procure un mécontentement intellectuel dès les premières lignes. Cette remarque prendra un sens plus large (ou plus piquant, selon) s'il est précisé que Meredith F. Small, primatologue de formation et féministe, est une anthropologue américaine médiatique dont les travaux diffusés auprès du grand public ont été reconnus en 2005 par l'*American Anthropological Association* (AAA) en lui décernant le « Anthropology in Media Award ».
- 2 Le sous-titre situe bien l'ouvrage dans une littérature qui se vend bien, considérable et roborative, de critique du pouvoir psychiatrique ou de la médicalisation du mal-être qui mériterait à lui seul une étude approfondie tant se rejoignent dans un *brouhaha* formidable, antipsychiatres, dénonciations sociologiques ou journalistiques du contrôle social et divers mouvements de patients ou religieux, comme l'église de scientologie. Une anthropologie de la critique de la santé mentale serait ici la bienvenue. La quatrième de couverture indique ainsi que « pour de nombreux observateurs, le modèle médical occidental de la santé mentale est dangereusement incomplet. Si nous sortons du modèle de maladie (*disease*) traditionnel, il existe de nombreuses et différentes manières de comprendre, traiter et même d'accepter la maladie mentale ». L'objectif

est de présenter les « nouveaux chemins pour comprendre ce que signifie être atteint d'un trouble psychologique » (p. 3).

- 3 L'auteur constate en introduction que l'actuelle « culture » de la psychiatrie américaine est totalement *pharmaceutique* et que les questions de santé mentale occupent dans la société américaine une place importante. De cette façon, sont exclues l'historicité et la dynamique politique du champ psychiatrique car il s'agit d'une *configuration* récente qui est ici figée pour être repoussée ou relativisée à partir du catalogue de théories *alternatives* de la maladie mentale sur lequel est bâti l'ouvrage. De ce fait, son propos ne s'inscrit pas dans le cadre d'une anthropologie de la santé mentale et de ses débats théoriques, pas plus d'ailleurs qu'elle ne le fait reposer sur l'ouverture d'un chantier empirique. À moins que l'on considère les interviews réalisées pour contextualiser son texte et la mise en scène de certains experts comme suffisants pour avoir de réel effet de connaissance et d'intelligibilité...
- 4 Le premier chapitre offre une description, pour le moins « informelle de la culture occidentale et l'impact du modèle médical de la maladie mentale ». Puisque, selon Meredith Small, la culture pharmaceutique est partout, il suffit de trouver des individus-échantillons en guise d'informateurs au plus proche de chez elle (Ithaca, NY) : un patient dépressif, un psychiatre-psychanalyste enthousiaste à l'égard des médicaments et un thérapeute comportementaliste. Se confirme alors, avec une nuance sur la place de la psychanalyse et la complexité des thérapeutes dont elle ne tire curieusement aucune remarque anthropologique, que « dans la culture occidentale, l'expérience du trouble mental est le plus souvent appréhendée comme une maladie et donc indiquée pour une médication, encore que persiste aussi la croyance que la parole relève du traitement » (p. 25) et de s'empresse de formuler, encore plus platement que « Les hommes sont clairement une espèce avec d'inhérents problèmes mentaux » (p. 34)...
- 5 Il est possible de distinguer deux grandes parties qui organisent les six principales « alternatives » au modèle médical, et donc au traitement pharmaceutique, de la maladie mentale. De façon plus ou moins explicite, le principe d'exposition interroge l'interaction nature-culture.
- 6 Une première partie résume trois formes de détermination *naturelle* de la maladie mentale. Le chapitre II porte sur les recherches récentes des psychiatres darwiniens ou évolutionnaires qui considèrent les maladies mentales comme une forme *positive* d'adaptation, se démarquant ainsi de la dimension strictement chimique et cérébrale des troubles mentaux. Le chapitre III complète cette approche en abordant les études de primatologie sur l'interaction des gènes et de l'environnement des chimpanzés dans la production de leur état de santé mentale. Le dernier chapitre s'interroge sur le lien entre alimentation et maladies mentales, en particulier, les relations des omégas 3 avec le bonheur. Le sens est, sans doute, plus préventif que curatif... Mais l'auteur trouve le moyen de citer un article inédit (en cours d'évaluation) à l'*American Journal of Clinical Nutrition* qui explique que si le poisson est un symbole aussi proéminent dans bien des cultures, c'est que le fait d'en manger régulièrement apporte la paix de l'esprit (p. 88)...
- 7 Comme en contre-point, une seconde partie est consacrée aux déterminations culturelles de la maladie mentale. Le chapitre V vise à présenter la notion de culture et son impact sur la « personnalité de base ». Dans une veine relativiste et sous la houlette de Ruth Benedict, l'auteur explique que « chaque culture définit les conceptions de la santé mentale et des maladies mentales, et les comportements considérés normaux ou

anormaux » (p. 92). Si les cultures expriment une psychologie spécifique, elle implique également une psychopathologie façonnée par une culture particulière. C'est pourquoi le chapitre VI se penche sur les *culture bound syndromes* ou les façons culturellement déterminées d'être fou. Les exemples exotiques de choix (Malaisie) sont l'*amok* (crise de tuerie aveugle d'un forcené jusqu'à la mort) et le *latah* (effroi féminin induisant un trouble de la conduite) et le *koro* (angoisse masculine de mort éminente et crainte hallucinatoire de rétraction du pénis). Elle inclut également, comme exemples « occidentaux », les troubles alimentaires (l'anorexie, boulimie) et l'agoraphobie. La pertinence de ces catégories de déviance, pourtant très discutée, est ici à peine esquissée et l'auteur se contente de montrer qu'il ne s'agit pas de véritables « maladies ». Le chapitre VII montre ainsi que la possession par un esprit est une étiologie fréquente de la maladie mentale et, là encore, résume *grosso modo* les études, déjà anciennes, réalisées sur la sorcellerie (Evans-Pritchard), le chamanisme (les chamanes seraient des « guérisseurs de l'esprit »), ou plus récemment sur la transe chez les !Kung du Bostswana. En ethnologisant les termes de sa « démonstration », l'auteur dessine en retour les contours de la culture occidentale : « comme dans toute bonne tribu, il existe un accord collectif sur le fait que les gènes, la physiologie, la biochimie et la biologie sont les clés de nos questions, même si personne n'a réellement démontré que notre système de croyance et nos traitements valent mieux qu'empoisonner des poulets, lancer un sort, entrer une transe » (p. 146).

- 8 En guise de conclusion, Meredith Small offre au lecteur un *happy end* aussi mièvre que les anecdotes personnelles ou supposées ethnographiques dont elle émaille son texte, tout du long. Le chapitre VIII repose en partie sur une interview d'Arthur Kleinman qui évoque son travail sur la neurasthénie en Chine et le rapport de la maladie (*disease*) à l'expérience du trouble (*illness*). Suit une réflexion générale sur l'abus de médicaments ou son extension à de nombreux comportements au-delà des patients psychiatriques dans la culture occidentale. De son périple à travers les « nouveaux chemins », l'auteur tire un double enseignement : en premier lieu, toutes ces approches sont valides pour autant qu'elles stabilisent et soutiennent notre équilibre mental. En second lieu, elle apporte un *espoir...* car tous ces modèles sont fondés sur la *foi*. Reste au lecteur à faire son marché sur l'étalage de l'anthropologue pour choisir le traitement qui le reconfortera au mieux : manger du poisson, se faire darwinien, ou mieux encore, car l'exotisme est à la mode, prétendre être atteint d'un syndrome culturel. En quoi est-ce le rôle des anthropologues d'équiper ainsi la rationalité économique du chaland face à un marché qui, certes est de plus en plus dominé par l'offre pharmaceutique, mais n'a jamais été aussi opaque dans l'offre de soins par la parole ou par le corps? Le concept anthropologique de « pluralisme thérapeutique » aurait aidé à offrir un tableau plus nuancé du champ de la santé mentale.
- 9 Au terme de cette pénible lecture, deux remarques peuvent être formulées. Cet ouvrage ne rend pas compte de la littérature disponible en matière d'anthropologie de la santé mentale et, en particulier, des études de terrain décisives qui montrent en acte l'objectivation anthropologique, car l'auteur ne connaît pas ce type de terrain de première main. Les références générales sont datées, simplifiées et n'offrent absolument pas au lecteur les outils critiques qui permettraient de sortir des platitudes comme des généralités culturalistes du propos. Pire encore, me semble-t-il, est l'image de l'anthropologie que donne à voir l'auteur au grand public : tantôt une *exotisation* de l'Occident, tantôt une *mise en scène exotique* de l'ailleurs pour relativiser la « culture pharmaceutique » grossièrement croquée. Avec ce genre de facilités qui renforcent ou

alimentent de tenaces stéréotypes, plutôt que de combattre les prénotions, cette démarche d'allure sympathique se donne pour tâche de *brouiller* les exigences de l'anthropologie. Or, ceux qui espèrent le prestige sans souscrire aux obligations qui sont les leurs desservent gravement l'image publique de leur discipline. C'est pourquoi l'exercice de la vigilance critique est nécessaire sur l'ensemble des productions de l'anthropologie, à commencer par celles qui prétendent la représenter dans les médias.

AUTEUR

SAMUEL LÉZÉ

EHESS, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, Paris.
Samuel.Leze@ens.fr